

ABDELAZIZ
BARAKA SAKIN
*La Princesse de
Zanzibar*

z

Sur les ondes :

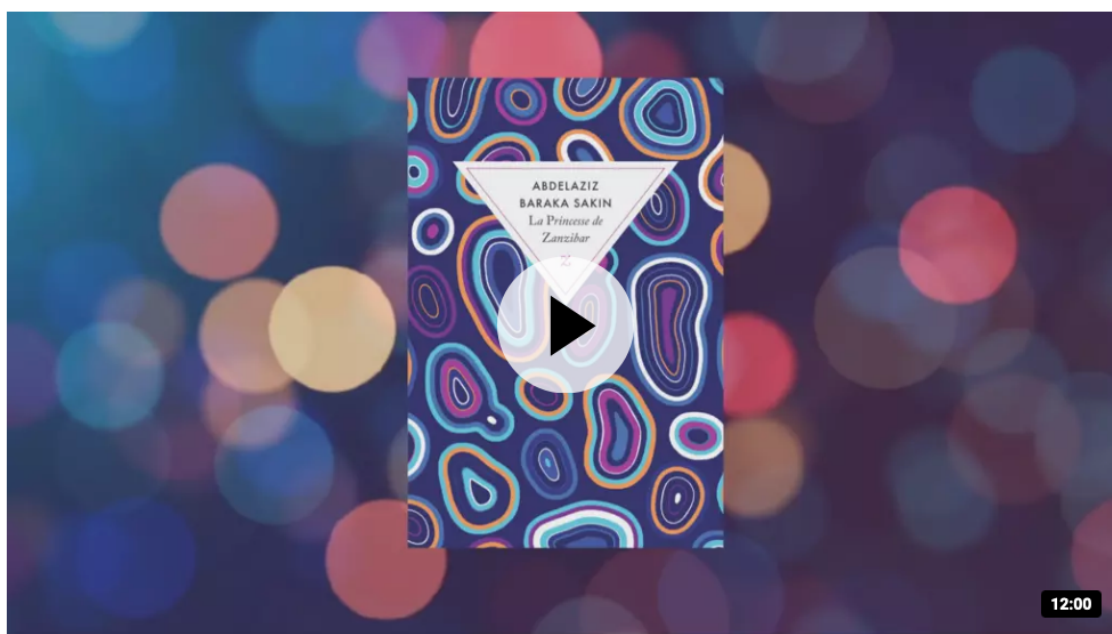
- Chronique de *La Princesse de Zanzibar* par Sonia Patricelli, émission « À l'affiche » présentée par Louise Dupont, France 24 (diffusé le 11 octobre 2022) : <https://www.france24.com/fr/émissions/à-l-affiche/20221011-mohamed-mbougarr-sarr-le-prix-goncourt-parrain-du-festival-du-livre-de-maurice>

→ **À L'AFFICHE!**
VIVRE L'AFRIQUE

Mohamed Mbougarr Sarr : le prix Goncourt parrain du festival du livre de Maurice



Publié le : 11/10/2022 - 16:09



© France 24

Par : [Renaud LEFORT](#) | [Louise DUPONT](#)  [Suivre](#) | [Marion CHAVAL](#) | [Magali FAURE](#) | [Clémence DELFAURE](#)

Dans ce nouveau numéro de "À l'Affiche", Louise Dupont revient sur le Festival du Livre de Trou d'Eau Douce sur l'île Maurice. Pour sa deuxième édition, ce nouveau rendez-vous littéraire s'est offert la présence du Prix Goncourt 2021, Mohamed Mbougarr Sarr. L'auteur de "La plus secrète mémoire des hommes" a profité de cette immersion mauricienne pour rencontrer ses lecteurs.

Également au programme de cette émission : "Côté livres", une toute nouvelle chronique littéraire de Sonia Patricelli, et un dialogue étonnant entre les œuvres de Basquiat et la culture Kongo à découvrir dans l'exposition "Résonances" organisée par la galerie parisienne Gradiva.

- Audrey de la librairie Ellipse présente *La Princesse de Zanzibar* dans « Le coup de cœur du libraire », France Bleu Occitanie (diffusion le 11/11/2022) : <https://www.francebleu.fr/emissions/le-coup-de-coeur-du-libraire-france-bleu-occitanie/toulouse/le-coup-de-coeur-du-libraire-fb-occitanie-21>



Replay du vendredi 11 novembre 2022

Audrey de la librairie Ellipse nous présente le livre *La princesse de Zanzibar* de Abdelaziz Baraka Sakin

🔊 Écouter (02min)



Le coup de cœur du libraire France Bleu Occitanie

Du lundi au vendredi à 16h20

Par [France Bleu Occitanie](#)

France Bleu Occitanie

Vendredi 11 novembre 2022 à 16:20 - Mis à jour le mardi 15 novembre 2022 à 21:51

Chaque jour sur France bleu Occitanie, nous vous proposons de découvrir à 16h20, un livre choisi par un libraire, qu'il nous présente comme son coup de cœur du moment.

Et c'est à Toulouse, au 251 route de Narbonne que nous retrouvons Audrey. Elle a choisi de nous présenter le livre d'**Abdelaziz Baraka Sakin**, "[La princesse de Zanzibar](#)" aux éditions **Zulma**.

À Zanzibar, à l'angle du marché aux esclaves et des étals des joailliers indiens, la belle Uhuru chante et danse au rythme du tambour. Africaine libre, experte en magie noire, elle a toujours échappé aux négriers. Son insolence fascine la fille du Sultan qui vit entre deux mondes : celui de son père, le sultanat de Zanzibar tant convoité par les Européens, et celui de Sundus, son esclave eunuque, compagnon de jeu devenu son amant.

Alors que sur l'île gronde la révolte, la côte Est de l'Afrique apparaît comme un horizon salvateur, terre des origines pour Sundus, rêve d'évasion pour la princesse...

La Princesse de Zanzibar se joue, avec verve et panache, de la grande histoire et des légendes ancestrales pour bousculer tous les idéaux de liberté. Caustique et provocant.

Mots clés:

Livres



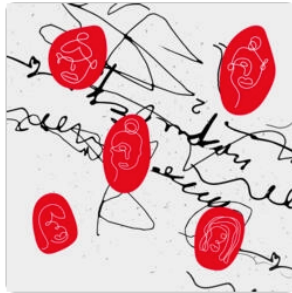
France Bleu Occitanie



- Entretien d'Abdelaziz Baraka Sakin par Tirthankar Chanda, émission « Chemins d'écriture » RFI (diffusé le 4 mars 2023) : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/chemins-d-écriture/20230304-dans-le-monde-des-sorciers-sultans-et-esclaves-avec-le-soudanais-abdelaziz-baraka-sakin>



Podcasts / Chemins d'écriture



CHEMINS D'ÉCRITURE

Dans le monde des sorciers, sultans et esclaves, avec le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin

Publié le : 04/03/2023 - 08:23



Écouter - 04:10

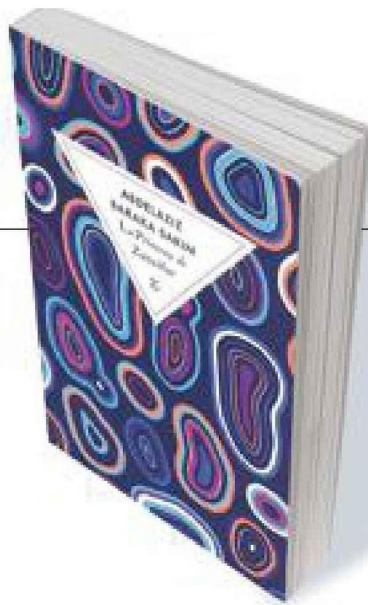


Partager



Ajouter à la file d'attente

Adulé dans le monde arabe, censuré dans son pays à cause de sa dénonciation de la dictature dans ses récits, le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin s'affirme comme une voix majeure en littérature africaine. Auteur d'une dizaine de romans et de recueils de nouvelles, il vit en exil entre l'Autriche et la France. *La Princesse de Zanzibar* est le troisième titre sous la plume de ce romancier-conteur qui vient de paraître en français, aux éditions Zulma.



La Princesse de Zanzibar

(Samahani),

d'Abdelaziz Baraka Sakin,

traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, *Zulma*, « Z/a », 336 p., 10,95 €.

Vue de l'étranger, la littérature soudanaise arabophone s'est longtemps résumée au nom de Tayeb Salih (1929-2009) et à son chef-d'œuvre *Saison de la migration vers le nord* (1966 ; Actes Sud, 2006). Les multiples épreuves subies par le pays ont sans doute contribué à cette méconnaissance, mais elles ont aussi forgé les générations suivantes d'écrivains, parmi lesquels Abdelaziz Baraka Sakin (né en 1963), auteur du *Messie du Darfour* et des *Jango* (*Zulma*, 2016 et 2020), accueillis par plusieurs prix. Avec *La Princesse de Zanzibar*, traduit comme les précédents par Xavier Luffin, grand connaisseur des littératures africaines d'expression arabe,

Baraka Sakin s'éloigne du Soudan, mais reste fidèle aux thèmes qui l'obsèdent et à l'écriture débridée qui lui a valu de multiples censures. Le sujet central est celui de la domination, à travers la traite esclavagiste, d'une petite élite de commerçants arabes venus d'Oman et du Yémen sur les populations d'Afrique de l'Est ; à la fin du XIX^e siècle, cette domination est contestée par les puissances coloniales européennes, dont la Grande-Bretagne, qui va imposer son protectorat au sultan de Zanzibar.

Mais Baraka Sakin n'a que faire des codes du roman historique. Les quelques dates, personnages et événements évoqués sont noyés dans une intrigue fictionnelle qui, bien que se déroulant sur quelques années, semble couvrir plus d'un siècle d'histoire du sultanat de Zanzibar. Cette temporalité élastique participe, avec le goût de l'auteur pour l'hyperbole et les atmosphères chargées de surnaturel, d'une sorte de réalisme magique africain dans lequel Baraka Sakin excelle. Si le titre français rend bien cette atmosphère de conte, l'original nous emmène dans une tout autre direction. *Samahani*, le titre original, expression swahilie qui se traduit par « pardonne-moi », renvoie à l'impuissance de personnages dont les rêves de liberté sont broyés par leur destin. Derrière le conte, la tragédie. ■ RICHARD JACQUEMOND



ENTRETIEN DOMAINE ÉTRANGER

Modernité Soudan

DU DARFOUR À ZANZIBAR, DES JANJAWIDS ET AU SULTANAT D'OMAN,
ABDELAZIZ BARAKA SAKIN RACONTE, AVEC TRUCULENCE, LE TEMPS LONG
DE LA GUERRE ET DE L'ESCLAVAGE.

Né en 1963, Abdelaziz Baraka Sakin est l'un des écrivains parmi les plus célèbres au Soudan, son pays natal, comme dans le monde arabe. Bien qu'il ait publié une vingtaine de livres (édités principalement en Égypte et en Syrie), seulement trois de ses romans ont été à ce jour traduits en français, aux éditions Zulma. L'un d'eux, *Les Jango*, récit pétaradant, plein d'humour et de sexe, qui met en scène des saisonniers agricoles, valut à son auteur de recevoir, en 2009, à Khartoum, le prestigieux prix Tayeb Salih... avant que les autorités se ravissent et interdisent le livre. Plusieurs fois emprisonné, régulièrement censuré, Abdelaziz Baraka Sakin a fini par s'exiler. Il vit depuis plusieurs années en Autriche.

Dans *La Princesse de Zanzibar*, dernier de ses romans traduits en français, l'esclavage et, plus précisément, la mise en esclavage des Africains par les Arabes du sultanat d'Oman – sujet encore tabou dans le monde arabo-musulman – est au cœur de l'intrigue. L'île de Zanzibar, rattachée à la Tanzanie, comme d'ailleurs la région du Darfour, au sud-ouest du Soudan, sont des lieux emblématiques du trafic négrier et de la traite arabe. Dans *Le Messie du Darfour* (traduit en 2016), l'héroïne est une femme à prénom d'homme, résolue à se venger des sinistres janjawids, ces miliciens-soudards, qui sèment la terreur parmi les populations du Darfour et d'ailleurs.

Écriture délicate, savamment truculente, Abdelaziz Baraka Sakin dénonce, avec une ironie cinglante, les systèmes d'oppression. Cet humaniste radical, volontiers provocant, défend sans relâche, et comme en s'amusant, la nécessaire pluralité des sociétés : pluralité des croyances, des langues, des genres ou des couleurs de peau...

Abdelaziz Baraka Sakin, *Le Messie du Darfour* et *Les Jango* se passent au Soudan, contrairement au dernier de vos romans traduits en français, *La Princesse de Zanzibar*, situé sur la côte est-africaine. Pourquoi ce changement ?

Zanzibar n'est pas très éloigné du Soudan. Nous aussi, nous faisons partie de l'Afrique et nous avons connu une époque coloniale, vécu la même déveine, qu'il s'agisse de captivité, de déplacement ou d'oppression, tout cela nous ayant été imposé par des envahisseurs étrangers qui, arrivés chez nous avec leurs armes à feu, ont soumis nos ancêtres, imposant leurs langues, religions et modes de pensée ainsi que leurs propres croyances en l'univers et en l'existence. Les colonisateurs se sont acharnés à détruire nos croyances et nos religions africaines, nos systèmes de gouvernement et la structure de l'économie locale, que ce soit au Soudan, à Zanzibar ou dans bien d'autres pays africains, mais aussi en Asie et chez les peuples aborigènes d'Australie, les indiens d'Amérique, au Canada. Partout dans le monde, des colonisateurs ont cherché à s'ériger en maîtres.

Des peuples tranquilles vivaient paisiblement, en autosuffi-

sance. Ils n'avaient rien demandé à personne. Les nouvelles pratiques religieuses qui leur ont été imposées ne correspondaient pas à leur réalité, pas plus d'ailleurs qu'à leur imaginaire ou à leur mythologie. Chez moi par exemple, ma grand-mère était persuadée que l'ancêtre qui avait donné naissance à notre tribu était sorti du mollet gauche d'un homme. Et quiconque mettait en doute cette théorie était aussitôt traité de mécréant.

Je sais bien que le sujet de la colonisation arabe en Afrique de l'Est demeure très polémique. Cependant, force est de constater que les Arabes omanais à Zanzibar étaient avides de richesses et de pouvoir absolu, tout comme les colons européens, et même drapés dans les habits de Jésus ou ceux du prophète Mahomet, ces occupants sont bien les deux faces de la même pièce.

Lorsqu'est parue la première édition de *La Princesse de Zanzibar* par les éditions tunisiennes Dar Meskeliani, les livres ont été confisqués et interdits au sultanat d'Oman, puis au Koweït, où ils ont été retirés du salon du livre car, encore à notre époque, parler du colonialisme arabe reste considéré comme un tabou.

Dans *La Princesse de Zanzibar*, votre héroïne, prénommée Latifa, n'est jamais appelée autrement que « la princesse bénie de Dieu ». Pourquoi cette absence de nom (ou de prénom) propre ?

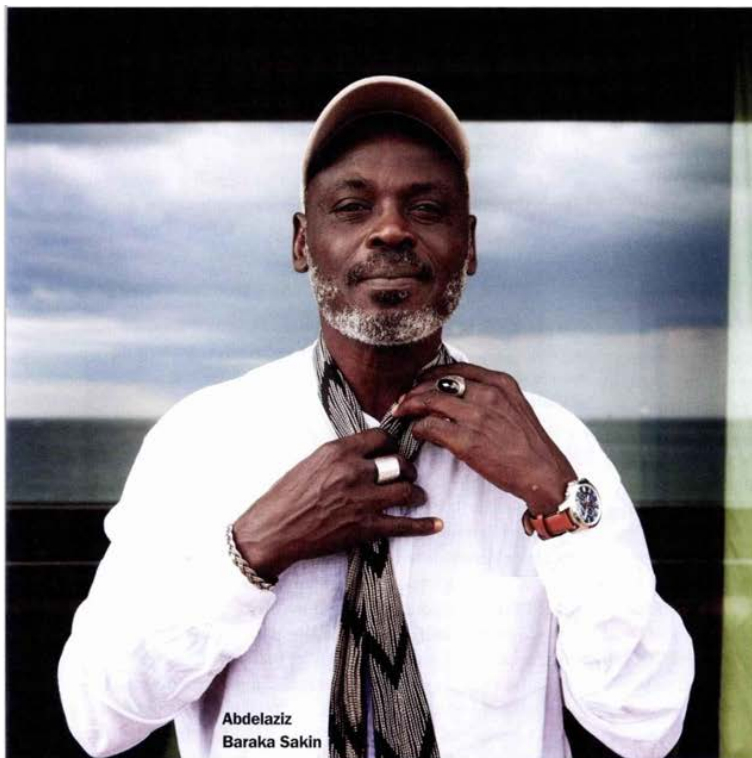
Comme je l'ai dit, la colonisation omanaise de Zanzibar était un autre aspect de l'impérialisme visant à s'emparer des richesses en contrôlant les corps et en effaçant les identités. Ces dirigeants arabes ont eux aussi perdu leur propre langue. Ils n'ont pas préservé leurs identités arabes ou même islamiques, les remplaçant par des identités imaginaires, mythiques, sans doute plus puissantes et centralisées. Ils étaient certains de leur droit à asservir les Africains et à contrôler leurs richesses et c'est à cela que je fais référence dans l'expression récurrente « Dieu l'a béni(e) récemment ».

La princesse mais aussi son père le sultan voient leur nom et leur prénom s'effacer au profit de cette seule expression qui vient en quelque sorte les qualifier, les définir peut-être. Bénir les gens, c'était d'une ironie à peine voilée. Ceux qui le réclamaient ne faisant qu'incarner de fausses identités et appuyer le système mis en place par les colons dont l'arabité et la religion constituaient un garant de domination. En résumé, si les dirigeants omanais ont utilisé le discours de la religion et de l'origine arabe, c'est dans le seul but d'accumuler des richesses et de perpétuer leur pouvoir.

La langue de Zanzibar est le swahili (d'où le titre originel *Samahani*, qui signifie « Pardonnez-moi », expression que l'on retrouve d'ailleurs tout au long du roman). C'est un mélange d'arabe et de langues africaines locales. Quant à la religion du colon, elle est entrée en syncrétisme avec les rituels magiques africains qui se trouvaient là avant son arrivée.

Toutefois, un Zanzibarite embrassant l'islam n'en retirait





Abdelaziz
Baraka Sakin

aucun avantage, pas même celui d'échapper à l'esclavagisme puisqu'il pouvait quand même être vendu. Ce n'était pour lui qu'une nouvelle restriction : obéir équivalait à obéir à Dieu. De même, désobéir au maître et au dirigeant, c'était désobéir à Dieu.

Pourquoi, dans ce roman peuplé essentiellement de personnages masculins (hormis Uhuru, la danseuse), le seul personnage féminin connaît-il une fin aussi atroce ?

Il y a beaucoup d'autres personnages féminins, mais mon idée était de les dépeindre sans forcer le trait, très légèrement et parfois en transparence, afin de mettre en exergue l'oppression dont elles ont été victimes, oppression qui concernait même les femmes appartenant à la famille royale en place, pourtant d'origine omanaise.

Le système était entièrement patriarcal. J'ai pu découvrir dans les mémoires d'une célèbre Omanaise que même une femme libre, d'origine arabe, pouvait être persécutée. Alors vous imaginez la situation des femmes africaines insultées, vendues, achetées, dépouillées de leur humanité et de leurs droits élémentaires ?

La faible présence des femmes dans le roman indique leur absence même, à cette étape difficile de la vie à Unguja.

Mais, comme vous l'avez noté, un autre personnage féminin, farouche résistante et véritable symbole de liberté – c'est la signification de son nom en swahili –, apparaît dans le tissu narratif. Il s'agit d'Uhuru, la danseuse.

Il me semble que l'apparition, dès le début du roman, de la princesse bénie de Dieu crée un équilibre narratif important. Mais est-ce que le rôle des hommes dans le texte n'a pas aussi

été négligé ? Il faudrait regarder ça de plus près. Je tiens à dire cependant que pour toute œuvre fictionnelle, la structure est inséparable du sujet : elle le soutient d'un point de vue artistique et permet de pousser plus loin les interprétations.

Au début de *La Princesse de Zanzibar*, vous évoquez le marchand d'esclaves Tippu Tip. Vous faites aussi allusion à Sayyda Salma de Zanzibar (1844-1924), princesse d'ascendance omanaise, devenue Emilie Ruete après son mariage avec un Allemand. Elle est considérée comme la première Arabe à avoir écrit ses mémoires, parues en 1886 – que vous avez lues, vraisemblablement ?

Bien sûr, je l'ai lue. Je peux même dire que je l'ai bien lue. Enfin... comme dirait Roland Barthes, je l'ai lue à ma façon. Dans ma réponse précédente, j'y faisais allusion ; je vois que cela ne vous a pas échappé. Ce sont les mémoires de Salma, ou Emilie Ruete, qui m'ont fait comprendre la situation des femmes de cette époque. D'ailleurs ce livre et celui de Tippu Tip ont été censurés à Oman jusque très récemment. Les dirigeants sanguinaires n'aiment pas les livres car ils contiennent la mémoire de toutes leurs exactions.

En tout, j'ai étudié trente-six ouvrages sur Zanzibar, à propos des plantes, du sol, de la géographie, des êtres humains, de l'histoire et de la traite des esclaves et je me suis intéressé à la littérature aussi. Hélas peu de ces romans sont traduits en Europe. On ne trouve que quelques textes en anglais alors qu'il y a tant de bons et habiles écrivains dans le sultanat, comme la romancière Laila Al Balushi ou mon ami Mohammed Al Shahri, qui m'a définitivement converti à la littérature omanaise quand j'ai lu ses romans *Mushka*, *Les graines du Bouar* et *Le parti nomade*. Mon amie Fatima Hindi, qui enseignait à l'université à Mascate, m'a envoyé un grand carton de livres, tous d'auteurs omanais, et c'est là que je suis tombé sur l'autobiographie de la princesse Salma Bint Said, et sur celle du terrible Tippu Tip, le chasseur d'Africains. Ces lectures m'ont laissé un sentiment d'étrangeté et j'ai compris à quel point deux mondes s'opposaient pendant la période omanaise de Zanzibar : d'un côté, les étrangers, les envahisseurs, les colonisateurs, qui évoluaient dans un paradis sur terre, tandis que de l'autre, les autochtones vivaient un véritable enfer.

L'Africain asservi œuvrait pour le seul plaisir du colonisateur. L'Africain semait, récoltait, chassait, construisait les maisons et les palais. L'Africain était vendu et acheté. Les enfants de l'Africain étaient considérés par le maître comme son unique propriété et il en disposait selon son bon vouloir. De nombreux hommes africains étaient battus, torturés et les organes sexuels mutilés, on les mettait au service des femmes du maître. Tenus dans une frayeur constante, ils étaient menacés, en cas de révolte ou de désobéissance, d'être jetés en enfer le jour du jugement

dernier. Pourtant la princesse Salma Bint Said ose écrire dans son autobiographie que les Africains sont paresseux et ne savent pas supporter les coups, oubliant sans doute qu'elle vient de décrire avec force détails le luxe extravagant dans lequel vivaient son père et tous les marchands d'esclaves dont il aimait s'entourer. Ceux-là ne faisaient rien d'autre que passer leur journée à forniquer avec leurs prisonniers (homme, femme et enfant), à amasser des richesses et asservir des êtres humains. D'ailleurs, l'un des successeurs du prophète Mahomet, Saïd Omar Ibn al-Khattab, s'interrogeait ainsi : « *Pourquoi avez-vous réduit des humains en esclavage alors qu'ils sont nés affranchis* ».

Comment êtes-vous devenu écrivain ?

Maryam, ma mère, disait que c'était le diable qui vivait dans notre maison qui m'avait appris à écrire. Elle pensait qu'il était mon ami, s'occupait de moi, me protégeait et m'enseignait à raconter des histoires. Mais en fait, comme je l'ai toujours affirmé, c'est le premier auteur que j'ai lu dans ma vie, quand j'avais 13 ans, le grand conteur et poète américain Edgar Allan Poe, qui m'a influencé. Je voulais écrire des histoires aussi belles que les siennes.

Quoi qu'il en soit, dans notre famille, le soir, ma grand-mère avait l'habitude de raconter des histoires aux enfants, des contes de fées, des récits populaires divertissants mais qui parfois nous effrayaient avant d'aller au lit. On se couchait ces histoires-là dans la tête et on continuait à les développer dans nos rêves. On les prenait telles quelles, sans recul. On croyait tout ce qu'on nous disait. Je pense que toutes ces histoires ont contribué à développer mon imagination.

Lorsque je suis arrivé en Égypte pour mes études de gestion et de droit – c'est ma mère qui m'avait dit de choisir un cursus « utile » –, j'ai été ébloui par la bibliothèque de la fac et par tous les livres mis à la disposition des étudiants, gratuitement en plus – il n'y avait pas de livres chez nous, sauf l'exemplaire des *Histoires Extraordinaires* que j'avais dû faucher à mon grand frère. Alors à Assiout, j'ai lu attentivement toute la littérature du monde, tout le roman, le théâtre, la poésie et la philosophie. Je crois qu'on ne peut pas bien écrire sans avoir bien lu. Et sans une bonne capacité à imaginer, on ne peut pas bien lire.

J'ai appris par cœur beaucoup de poésie et des passages entiers de textes narratifs. J'ai mémorisé les longs poèmes de Walt Whitman, Badr Shaker Al Sayyeb, Amal Dunqul, Labid Ibn Rabia Al-Amiri, E. E. Cummings, Paul Eluard et bien d'autres encore. Je peux encore aujourd'hui réciter les premières phrases de certains romans, surtout ceux de Franz Kafka. Pour moi, cela fait partie du métier d'écrivain. Je lis du théâtre aussi, toujours et j'en écris de nouveau en ce moment. J'apprécie particulièrement le théâtre de l'Absurde, Friedrich Dürrenmatt, Bernard Shaw et García Lorca.

La guerre, la violence et le sexe sont présents dans chacun de vos romans. Le thème de l'esclavage aussi. Il habite les corps, les âmes, marque le langage, l'histoire des peuples...

Le sexe, la violence et l'histoire de l'esclavage permettent d'expliquer les grands problèmes de l'humanité : économiques, sociaux et politiques. Quant au sexe dans mes romans, c'est comme une arme. Il l'est de façon évidente dans *Le Messie du Darfour*. Dans *Les Jango*, le sujet devient carrément politique. Ici, avec *La Princesse de Zanzibar*, c'est un outil de contrôle des

corps. La violence et le sexe sont des sujets proches, car ils touchent tous deux au thème du corps. L'esclavage et le colonialisme sont aussi voisins : le colonialisme, c'est la mise en esclavage de tout un peuple, un système d'esclavage moderne, absolument terrible et violent. Il laisse donc sur le peuple une marque sanglante dont héritent les générations suivantes : ce que les Turcs et les Britanniques ont fait au Soudan ne peut être oublié ou ignoré. Je me souviens aussi des massacres commis par les Belges au Congo, par les Français en Algérie et au Tchad et ceux des fascistes italiens en Érythrée et des holocaustes d'Hitler. Ma mémoire est pleine de larmes, de sang et de coups de feu.

Vos livres sont-ils toujours interdits au Soudan ? Comment envisagez-vous l'avenir politique de votre pays, théâtre de manifestations formidables, vite réprimées par les militaires ?

La Princesse de Zanzibar est aujourd'hui encore interdit en Oman et au Koweït. Au Soudan, tous mes livres demeurent sous le coup de la censure, mais depuis la révolution de 2019, il est devenu plus facile de se les procurer.

Quant à l'avenir politique du Soudan, il me paraît très incertain. Une nouvelle génération de Soudanais a beau rejeter les régimes militaires qui gouvernent le pays depuis l'indépendance, coups d'État après coups d'État, les politiciens, eux, continuent de négocier avec les militaires pour le partage du pouvoir. Les jeunes manifestent sans armes dans les rues, affrontant les balles des militaires et des *janjawids*, une milice d'une cruauté sans limites créée au moment de la guerre du Darfour et qui continue à assassiner, piller, violer. Mais les politiciens gardent le silence sur ces méfaits et préfèrent mener des négociations secrètes garantissant à ces mêmes soldats et à ces féroces miliciens une impunité face à la loi, une absence de responsabilité pour les atrocités qu'ils ont commises envers les humains et l'environnement, atrocités qui constituent pourtant des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité.

Je pense que les jeunes Soudanais n'auront de cesse de lutter tant qu'il le faudra, et qu'ils le feront pacifiquement, tandis que les politiciens continueront à flirter avec les militaires, qui se savent en danger et n'ont aucune envie de céder le pouvoir à un gouvernement civil. Les militaires contrôlent tout, les mines d'or, l'importation et l'exportation et font de la contrebande avec différentes nations pour le bétail et surtout l'or. Ils n'hésitent pas à envoyer des jeunes gens à la coalition arabe qui les utilise comme chair à canon dans la guerre au Yémen. On peut lire de nombreux articles dans la presse à ce sujet. Je crains donc que la situation ne demeure telle quelle pendant de nombreuses années encore, mais bien sûr, au fond de moi, j'espère qu'un miracle se produira, que les forces du peuple uni renverseront les choses et que le Soudan deviendra un pays démocratique et libre où chacun pourra enfin trouver sa place.

**Propos recueillis par Catherine Simon
(et traduits de l'anglais par Anne Bourrel)**

La Princesse de Zanzibar de Abdelaziz Baraka Sakin
Traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma,
368 pages, 22,90 €

« La colonisation arabe était pire que la colonisation européenne »

L'auteur du « Messie du Darfour », Abdelaziz Baraka Sakin, revient avec « La Princesse de Zanzibar », un roman éblouissant d'audace sur une période tragique.

Par Valérie Marin La Meslée

Publié le 01/12/2022 à 18h01 - Modifié le 02/12/2022 à 08h23



🕒 Temps de lecture : 4 min

Avec *Le Messie du Darfour*, puis *Les Jango*, Abdelaziz Baraka Sakin nous a régals, sur des sujets difficiles, de deux romans sur son Soudan natal, duquel il a dû s'exiler. Il nous emmène cette fois du côté de Zanzibar, dans un périple aventureux aussi palpitant que drôle, même si la toile de fond l'est beaucoup moins. Ce maître ès ironies, à l'imagination ô combien fertile et audacieuse, brode allègrement sur des bases historiques documentées.

Ainsi de sa *Princesse de Zanzibar*, qui vient de paraître, toujours aussi bien traduit par Xavier Luffin, dont il nous explique, de passage à Paris, l'origine : à l'époque où il s'intéressait à la littérature omanaise, car l'auteur travaille beaucoup à des anthologies, Abdelaziz Baraka Sakin tombe sur deux livres datant de la colonisation des Omanais à Zanzibar. « L'un était les Mémoires de la fille du sultan, l'autre était écrit par un chef militaire qui capturait les esclaves. J'ai été frappé par le fait que la princesse parle de la vie fastueuse des Omanais à Zanzibar, et décrive les Zanzibarites comme des gens qui ne faisaient rien, des paresseux, alors que les Africains faisaient tout, cultivaient la terre, s'occupaient des récoltes, et jusqu'à laver les corps des maîtres. Ce contraste entre ce paradis pour les Omanais et cet enfer vécu chez eux par les Africains m'a interpellé. La vie de l'individu simple, celui dont personne ne se préoccupe, ce qu'on appelle le vide historique a motivé mon roman, qui vient le combler. »

Haro sur Zanzibar

Avec sa verve prodigieuse, Baraka Sakin installe son histoire au cœur d'Unguja, l'île principale de l'archipel, alors aux mains des Omanais, où l'esclavage bat son plein, et les Anglais, Français et Allemands se battent pour coloniser Zanzibar. « Mais qu'est-ce qu'ils nous veulent ces Européens ? L'île nous appartient, [...] cette terre est à nous, son peuple aussi, nous sommes ses maîtres », s'étonne le sultan au pouvoir ! La « princesse récemment bénie de dieu », fille du sultan (« récemment béni lui-même », voyez le côté farceur du conteur), est l'unique enfant de ce tyran pourtant hyperactif sexuellement, on ne compte plus le nombre de femmes qui passent par son lit.

Quoique ! L'auteur établit une page de ses records tous secteurs confondus : « Tout au long de sa vie, sans que l'on puisse en délimiter avec certitude la durée, il tua 883 Africains, 7 Arabes omanais et 20 Yéménites. [...] Il vendit 2 779 670 esclaves, hommes, femmes et enfants. Il copula avec 300 esclaves, écoulant dans leur vagin environ 15 gallons de sperme [...] » La princesse, folle de bijoux (ah, quelle scène avec le bijoutier indien !), mariée à un homme d'affaires qui guigne le sultanat, exige d'être son unique épouse, c'est déjà dire que la jeune femme a du caractère, comme dans tous les romans de l'auteur, marqué par la figure de femme forte de sa mère, nous confiait-il à la sortie de son premier livre.

Mais le couple que l'on suit tout du long du roman est d'un autre genre, si l'on peut dire. Dès la sortie de l'enfance, la princesse a eu pour esclave un eunuque de son âge ou presque. Sundus, émasculé dès sa capture par les Arabes, est aux petits soins pour sa princesse qui ne jure que par lui. Entre eux se noue un amour particulier qui leur permettra de traverser ensemble (presque) tous les obstacles et de vivre une sexualité sans verge mais avec jouissance, c'est d'ailleurs une des dimensions du roman qui résonne de façon très contemporaine au regard des théories, et des pratiques, du genre : « Pour moi, explique l'écrivain, la sexualité n'est pas liée à des organes génitaux, mais à des complicités entre les êtres. Tous deux sont mutilés, puisque la princesse est excisée, mais leur relation va au-delà. » L'amour de ces deux-là est absolu, il est un des chemins tracés tant bien que mal vers la liberté, celle qui est incarnée par ailleurs et totalement par un autre personnage (de femme encore) : Uhuru l'ensorceleuse, qui danse et chante quasi nue, qui n'a peur de rien, mais que tout le monde redoute, c'est par elle que va se bâtir l'émancipation, sur la révolte de la population après 200 ans de domination.

Aucune religion n'est bénéfique dans *La Princesse de Zanzibar*. Les Africains « *sont maintenus en esclavage grâce à des hadiths sacrés que l'on faisait remonter au prophète arabe* ». L'islam justifie l'asservissement : en cas d'évasion, l'esclave finira en enfer. Quant aux chrétiens : « *Un autre peuple de Blancs sur le continent [...] avait la même religion parlant de tolérance, d'amour et de pardon, mais [ils] n'hésitaient pas à tuer les Africains, leur seul souci étant de trouver des diamants, de l'or et une matière collante qui sortait de certains arbres [...], on appelait ces gens les Belges. Nous ne pardonnons pas.* » Les colonialismes se valent. Les Omanais de Zanzibar le justifient avec les mêmes arguments que les Occidentaux : ils ont civilisé des sauvages.

« Lorsque la justice divine ne s'accomplit pas, cela laisse la place à l'injustice de Satan. »

La Princesse de Zanzibar est un roman des corps. Ceux martyrisés par l'oppression ; ceux qui, même mutilés, permettent de réinventer la vie ; ceux qui, grâce à un burlesque scandaleux, presque rabelaisien, unifient les classes sociales, ramènent à la même réalité. Lorsqu'un cochon culbute Sundus accroupi dans un buisson pour se régaler de ses excréments, lorsque le braiment d'un âne met en fuite une foule de lyncheurs, lorsqu'un homme devient un chien, le mythe déraile pour dire le chaos d'un monde tordu par la violence, mais encore vivable, réparable.

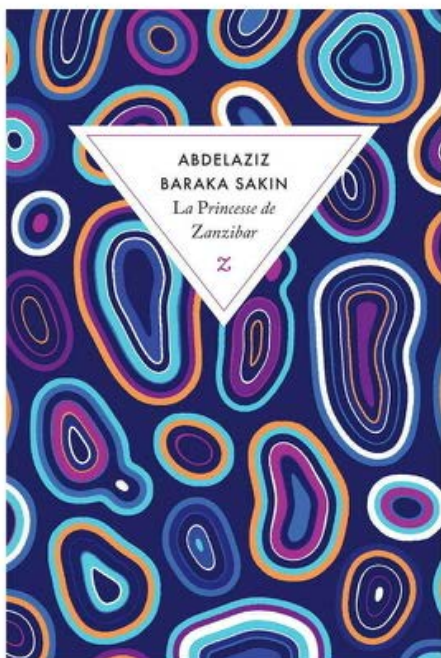
Si les plaies laissées par l'Histoire sont trop à vif, si « *lorsque la justice divine ne s'accomplit pas, cela laisse la place à l'injustice de Satan* », l'avenir tient au personnage d'Uhuru, danseuse, chanteuse et sorcière, qui a su préserver son indépendance grâce à une fiction créatrice. Les prisonniers libérés par la chute du sultan, nus, aveuglés par le soleil, traversent une friche semée de charognes tels des personnages de Brueghel. Uhuru les recueille, en attendant la révolution qui, après les Omanais esclavagistes, libèrera Zanzibar des Anglais, pour mettre en place un monde – un peu – meilleur.

On n'oubliera pas Sundus et la princesse, Roméo et Juliette swahilis, alliant jusqu'au bout leurs imperfections, ruant dans les brancards, comme Abdelaziz Baraka Sakin mêle les formes et les tons jusqu'au paradoxe d'exposer les horreurs de la traite orientale en créant un grand plaisir de lecture. Il le faisait déjà avec les crimes de guerre dans *Le Messie du Darfour* et avec la condition des saisonniers sans terre dans *Les Jango*, autres grands romans.

Interdit au Koweït et à Oman

Les épisodes bondissent, suivant les grands chapitres de cette fin du XIX^e où tout bouge, autour d'une date que l'histoire a retenue comme la guerre la plus courte : le bombardement de Zanzibar le 27 août 1896 par les Britanniques, dite « la guerre de trente-huit minutes », mais l'auteur fait ici et là des pas de côté à sa guise et toujours en faveur du rythme de la narration, en se démarquant des faits pour décrire, d'une scène à l'autre, l'incroyable violence des Omanais. « Ils se nient en tant que colons alors que la colonisation arabe de l'Afrique était pire que celle des Européens, car ils castraient les hommes », précise Abdelaziz Baraka Sakin.

On en arrive jusqu'à l'abolition de la traite et la fin de l'esclavage, proclamée mais non respectée. Puis l'intégration des libres à une société qui n'a plus ses repères. Pas de tabou ici. Mais une liberté magnifique pour signer avec cette insolence, un conte, roman d'aventures, mais aussi parabole sur le colonialisme, l'esclavage, le statut de la femme, l'indépendance de l'Afrique, les langues, la nature, la religion, la sexualité... Ceux qui rêvent de happy end feraient mieux de jouir de l'écriture tout du long plutôt que d'attendre les dernières pages. Le titre original du roman est *Sahamani* : pardonne-moi, en swahili. Le sultanat d'Oman et le Koweït n'ont pas pardonné à l'auteur sa vision des choses : ce livre, précise sa maison d'édition française (Zulma), est interdit dans ces pays.



La Princesse de Zanzibar, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, éd. Zulma, 368 pages, 22,90 €

Article disponible en ligne : https://www.lepoint.fr/livres/la-colonisation-arabe-etait-pire-que-la-colonisation-europeenne-01-12-2022-2500120_37.php#xtmc=princesse-de-zanzibar&xtnp=1&xtcr=1



Livres&idées

À travers le récit des amours interdites entre une princesse et son esclave, une fable tragi-comique et historique sur l'émancipation à Zanzibar.

Édifiant voyage en esclavage

La Princesse de Zanzibar

d'Abdelaziz Baraka Sakin

Traduit de l'arabe

par Xavier Luffin

Éditions *Zulma*, 368 p, 22,90 €

Est-ce une fable ? Une satire ? Une tragédie ? Un plaidoyer contre l'esclavage ? Il y a de tout cela dans *La Princesse de Zanzibar*, que le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin a rendu aussi foisonnant que son cadre : Unguja, l'île principale de l'archipel, alors que les Britanniques tentent d'y prendre pied. Sur ces côtes léchées par l'océan Indien, le marché exhale « l'odeur de la noix de coco en train de pourrir (...), du clou de girofle, du gingembre frais et du citron », le sultan dispose de plusieurs palais – celui du Paradis, celui des Merveilles... – dotés de centaines de pièces, ils hébergent les innombrables épouses du grand chef, autant d'eunuques, mais aussi des employés, des hauts gradés... Une outrance toute volontaire, qui permet tout à la fois à l'auteur de

parodier les clichés exotiques sur Zanzibar et de conduire les lecteurs sur le chemin de la fable.

À l'insu du lecteur, ou presque, il fait ainsi lire à ce dernier un roman aux accents historiques qui, en filigrane, dit la trajectoire de l'archipel vers l'émancipation.

Leur voyage, avec pour principaux compagnons de route « la princesse bénie de dieu », fille du sultan omanais, et Sundus, son esclave africain, se fait souvent réjouissant. Parce qu'Abdelaziz Baraka Sakin ne s'interdit rien : ni l'extraordinaire – ici, une chienne allaite un enfant, là, un puits de village permet d'arriver jusqu'à la



grotte de dieu –, ni l'humour – le sultan se voit décrit en pleine défécation sur une chaise percée métallique « assez large pour supporter son gros postérieur », occasion d'une démystification burlesque du pouvoir autoritaire.

Réjouissant aussi grâce à un tour de force : sous couvert de fable, l'auteur parcourt les étapes du passé de Zanzibar – le joug du Portugal, puis celui d'Oman, qui fit de l'archipel un carrefour de la traite des esclaves, son alliance avec le Royaume-Uni, et, enfin, le protectorat britannique. À l'insu du lecteur, ou presque, il fait ainsi lire à ce dernier un roman aux accents historiques qui, en filigrane, dit la trajectoire de l'archipel vers l'émancipation. C'est alors que le voyage aux côtés de « la princesse bénie de dieu » et de Sundus devient tout à la fois merveilleux et tragique.

Un amour iconoclaste et profond se noue entre eux, synonyme de retour à la liberté pour ces deux êtres prisonniers : elle de son tyran de père, lui de son corps émasculé

dès l'enfance après avoir été transféré à Zanzibar une corde au cou, frappé par « un fouet en cuir d'hippopotame », à bord d'un bateau de négriers. Cet amour, dont on taira ici la fin, donne lieu à des descriptions d'étonnantes relations charnelles où, entrechoquant avec provocation le registre de la fable et une grande trivialité, l'auteur montre l'indissociable lien entre la liberté du corps et celle de l'esprit.

Une vérité éprouvée par Abdelaziz Baraka Sakin lui-même qui, malgré sa grande popularité dans son pays, a dû se résoudre à l'exil en Europe à compter de 2012. C'était après la parution des *Jango* (1), récit d'un soulèvement de travailleurs saisonniers face à la concurrence des machines. À sa publication au Soudan, il a tout à la fois été couronné d'un prix, interdit à la vente et a même fait l'objet d'autodafés. *La Princesse de Zanzibar* est interdite à Oman et au Koweït.

Marianne Meunier

(1) *Zulma*, 2020, 352 p., 23,50 €.



MEDIAPART

LIVRES CHRONIQUE

Zanzibar, ses groupes serviles et ses anfractuosités de liberté

Après « Le Messie du Darfour » et « Les Jangoe », le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin, dans son troisième roman, « La Princesse de Zanzibar », décrit une société bâtie sur l'esclavage et la cruauté. Mais où certains êtres creusent des espaces de liberté.

Sébastien Omont (En attendant Nadeau)

10 décembre 2022 à 16h35

Dans les premières pages, un sorcier calcule l'âge réel du sultan de Zanzibar : c'est le même que celui de Satan lorsqu'il refusa l'ordre divin de se prosterner devant la créature de Dieu, « *l'Humain* ». Le ton est donné : récits tirant vers le conte et le mythe, superstition, comique et déni d'humanité entrelacent satire de l'oppression et bonheur de raconter. La première moitié du roman dessine sur l'île le crépuscule d'un conte de fées pourrissant. On y suit la princesse, fille du sultan, parangon de la classe dirigeante d'origine omanaise qui vit dans le luxe et les plaisirs, grâce à une foule d'esclaves lui évitant le moindre effort.

L'ironie permet de peindre un monde de faux-semblants où la richesse outrancière repose sur une cruauté extrême. Pour les faire croire à l'abri de la maladie et ainsi augmenter leur valeur marchande, on y trace sur les esclaves de fausses marques de variole.

Quand la princesse va acquérir un nouveau bijou, elle achète surtout de quoi se désennuyer : une belle histoire, un coup d'œil sur la bonne société européenne incarnée par une improbable « *duchesse de Padoue* ». Mais, balayant brutalement l'illusion de la négociation, elle ne cesse de baisser le prix jusqu'à ce que le marchand finisse par rester silencieux. Fille du sultan, elle impose son pouvoir. Le bijoutier prendra sa revanche sur l'esclave qui active son soufflet, « *morceau de chair noire* », dont le dos ressemble « *à un vieux filet de pêche à force de recevoir brûlures et coups de fouet* ».



Abdelaziz Baraka Sakin © Patrice Normand

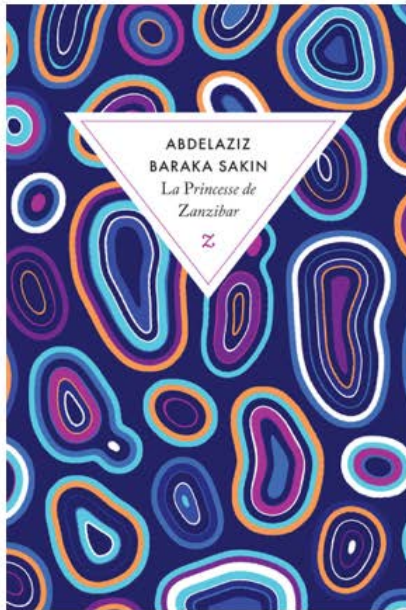
Les captifs ne possèdent même pas leur corps. Arraché avec son père à son village par des chasseurs d'esclaves commandés par le célèbre Tippo Tip, le jeune Naanu est privé de son nom pour devenir Sundus, et aussitôt castré. Parce qu'il a aidé Livingstone, Stanley ou Emin Pacha, Tippo Tip a joui d'une aura exotique en Europe, mais Abdelaziz Baraka Sakin en donne la vision des Africains. Ils le surnomment autrement : le féroce « *Léopard* ». Et il suscite une si grande terreur qu'il devient son propre fantôme, bien qu'il ne soit mort qu'en 1905, c'est-à-dire théoriquement après les événements racontés dans le roman (la princesse naît en 1855).

Cependant, l'auteur maintient le flou, brouille les repères historiques, aux lisières du fantastique. Si des dates précises scandent la chute des sultans de Zanzibar au profit des Anglais, son livre n'est pas une chronique. Les structures des romans d'Abdelaziz Baraka Sakin jouent avec souplesse, ne figent jamais l'intrigue, toujours prête à prendre une direction nouvelle. *La Princesse de Zanzibar* est avant tout l'histoire de l'amour de Sundus et de la princesse.

Une fois l'esclavage aboli par les Anglais, sur l'île le parfum de « *santal, girofle et gomme s'était mué en pestilence immonde* » puisque « *les éboueurs et les ramasseurs de merde avaient tout laissé pourrir sur place* ». Les deux amoureux, eux, ont suivi des révolutionnaires sur le continent. Le roman rétablit une circulation possible entre Zanzibar et l'Afrique.

Si le village où arrivent Sundus et la princesse peut sembler plus bienveillant que le sultanat esclavagiste, l'intolérance y prend d'autres formes. Parce que la tribu de Sundus a été dispersée par les chasseurs d'esclaves, elle est considérée comme maudite. Privé de son membre viril, Sundus est réputé avoir « *l'âme incomplète* », autant que la princesse, qui a été excisée. Et si, pour récupérer les morceaux d'eux-mêmes qui leur manquent, les villageois les invitent à rencontrer Dieu au fond d'un puits, reste à savoir s'il y est bien.

*



Abdelaziz Baraka Sakin,
La Princesse de Zanzibar,
traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin,
Zulma, 352 p., 22,90 €

Sébastien Omont (En attendant Nadeau)

Article disponible en ligne : : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-et-idees/101222/zanzibar-ses-groupes-serviles-et-ses-anfractuosités-de-liberté/>



On a lu

Livre : "La Princesse de Zanzibar", un petit bijou au-dessus de la fange

Par Jean-Paul Brighelli

Publié le 18/11/2022 à 18:30

Le Soudan garde son mystère – d'autant qu'il traverse une guerre civile depuis longtemps. Les régimes qui s'y succèdent ne plaisent pas, et Abdelaziz Baraka Sakin, auteur de cette « Princesse de Zanzibar » iconoclaste et romanesque (Zulma), leur a échappé à grand-peine.

La censure n'est pas toujours un gage de qualité, mais elle l'est souvent. Interdit à Oman et au Koweït, le dernier livre d'Abdelaziz Baraka Sakin est un chef-d'œuvre teinté de truculence caustique qui fait rire aux larmes, pleurer de même, réfléchir intensément mais aussi fantasmer. En un mot, vivre. Et il est bien difficile d'en rendre compte, tant il est vrai qu'« *une histoire rapportée, c'est un peu comme un repas rassis, ça a un autre goût, un autre parfum, sans rapport avec la saveur originale* ». Essayons pourtant.

Le nœud historique du récit est 1896, année du bombardement de Zanzibar par les Britanniques, lors de la guerre la plus courte de l'Histoire, « *la guerre de trente-huit minutes* ». Unguja est l'île « *bénie de Dieu* », « *l'Andalousie de l'Afrique* » comme se plaît à la nommer son dernier sultan, Suleiman bin Salim. Mais l'histoire déborde de ce carcan temporel et l'auteur lui-même, par le pied-de-nez de son premier chapitre, invite son lecteur à sacrifier toute enquête historique. Exit l'étymologie de Zanzibar, zanj-i Bar, « *terre de Noirs* ». Exit aussi le Léopard Tippo Zip, ce chef omanais trafiquant d'esclaves : l'un des traits persistants du roman consiste à ne pas minimiser la traite musulmane transafricaine. Que la princesse du titre soit ou non inspirée de Salima Bint Saïd (1844-1924), sultane enfuie en Allemagne, importe peu. Car « *le roman ne s'intéresse pas à l'Histoire, il s'intéresse à l'humain* ». Et l'humain évolue dans la pourriture. Seul le mythe a des fragrances de rose et d'or. Lui seul brille comme l'ivoire et l'opale.

PERSONNAGE RABELAISIE

Ce roman est donc un petit bijou qui déconstruit les codes qu'il propose. Tantôt roman historique, tantôt psychologique, tantôt conte philosophique, tantôt grivois : chaque page illustre la maestria de l'auteur que l'on résumerait à tort à « *une voix de l'Afrique* ». Car il déconstruit aussi les arguments d'une littérature africaine : « *Le Baobab était le réceptacle des secrets, de l'Histoire et de la spiritualité... Ils y enregistraient aussi les grands événements qu'ils désiraient souligner à l'aide d'un dessin ou d'une trace* », dit-il. Et l'instant d'après il désamorce cette grandiloquence par une ironie prosaïque et toute voltairienne : « *Il [Sundus, le héros bien peu héroïque courant après le fantôme de sa verge coupée] ne put comprendre la plupart des symboles gravés sur l'arbre, et puis la lumière n'était pas idéale pour lire les détails les plus précis.* »

Il ne serait pas plus opportun de ramener cette œuvre au thème de la colonisation. Français, Anglais, Arabes, Belges, et même combattants pour la liberté sont renvoyés tour à tour à leur bêtise et à leur monstruosité. Qui défèque et qui enchaîne, qui émascule et qui excise. Le sultan n'est que l'excroissance des pourritures historiques. C'est un personnage rabelaisien, supposé avoir vécu plus d'un siècle, jusqu'au 12 janvier 1964, date de la Révolution de Zanzibar : « *Tout au long de sa vie, sans que l'on puisse en délimiter avec certitude la durée, il tua 883 Africains, 7 Arabes omanais et 20 Yéménites. Il décima tous les animaux de grande taille qui vivaient encore à Unguja, qu'il s'agisse des girafes, des éléphants, des tigres et des lions. Il vendit 2 779 670 esclaves, hommes, femmes et enfants. Il copula avec 300 esclaves, écoulant dans leur vagin environ 15 gallons de sperme. Il donna naissance à une fille. Et comme il aimait aussi faire l'amour avec des garçons, il déversa en eux l'équivalent d'un gallon de sperme, si bien que les enfants africains et les Arabes d'origine modeste continuèrent de surveiller leur arrière-train... Il mangea 70 tonnes de viande, de légumes et de graminées, produisit 30 tonnes de merde sous forme de diarrhée ou autre. Il pissait l'équivalent de 10 000 litres de liquide empoisonné.* »

Seule reste immaculée Uhuru, la chanteuse d'Unguja, unique personnage dont on ne trouvera aucun équivalent fameux ou anonyme dans la réalité ni dans l'histoire. Car Uhuru, c'est en swahili « liberté », la liberté de l'esclave émancipé, celle de la fille enfuie, la liberté d'aimer et celle de créer. Toutes ces petites libertés ne sont que les étincelles de la grande liberté flamboyante de l'auteur, qui viole l'Histoire pour lui faire de beaux enfants – et la *Princesse de Zanzibar* est de ceux-là.

Abdelaziz Baraka Sakin, *La Princesse de Zanzibar*, Éditions Zulma, 355 p., 22,90 €



Par Jean-Paul Brighelli



Essais

► **Jean-Pierre Minaudier**,
Poésie du gérondif,
Le Tripode, 224 pages,
17 €

► **Dominique Lagorgette**,
*Pute, histoire d'un mot
et d'un stigmate*, La
Découverte, 306 pages,
17 €

Du savoir linguistique à la réflexion politique

Deux livres pour explorer les langues et les mots, du savoir linguistique à la réflexion politique

Collectionneur gourmand de grammaires de toutes les langues imaginables, Jean-Claude Minaudier réussit à faire de ses analyses des systèmes linguistiques des invitations au voyage à travers les espaces et les esprits. Le dépaysement est total. D'abord, parce qu'on apprend des notions de linguistique comparée, ensuite parce qu'on découvre l'existence de langues ignorées de la culture dominante, enfin parce qu'on est émerveillé par la diversité des systèmes d'expression et la singularité de certains. Ainsi, le basque et ses 2854 formes différentes pour le même verbe, le kabyle et ses 74 consonnes, le khmer et son art de la contrepèterie, la langue sifflée du Mexique, le yeli dnye de Nouvelle-Guinée, si complexe qu'il est impossible à assimiler après la petite enfance, sont d'un exotisme fascinant. Au-delà de ces découvertes, l'auteur, avec un humour salutaire, met à mal nos certitudes de locuteurs de langues hégémoniques et les préjugés qui nous empêchent de savourer la diversité des cultures.

Parcourir avec Dominique Lagorgette la riche histoire des mots « pute » et « putain », découvrir l'abondance des mots désignant les prostituées, observer les attitudes des censeurs, des abolitionnistes, des travailleuses du sexe face à ces termes, toutes ces démarches conduisent à un constat : une femme, quelle qu'elle soit, peut être désignée comme une « putain » et tout mot désignant les travailleuses du sexe peut être appliqué à n'importe quelle femme. « Nana, souris, rombière » ont d'abord désigné des prostituées. Et de nombreux mots, mis au féminin, prennent cette signification : « coureur/coureuse » ; « professionnel/professionnelle » ; « entraîneur/entraîneuse »...

À l'origine est la notion de saleté, car « pute » serait dérivé de *putidus* (sale). Tout au long de l'histoire, se joue une dévalorisation de la femme, désignée tantôt par des noms d'animaux (poule, vache, truie), tantôt par des noms d'objets (marmites, gadoues, latrines) ! Et la conclusion s'impose, le féminin est péjoratif. Une salutaire prise de conscience de la manière dont la langue affecte notre vision des genres.

■ Édith Wolf



Fiction adulte

► **Abdelaziz Baraka Sakin**,
La Princesse de Zanzibar,
traduit de l'arabe
(Soudan) par
Xavier Luffin, Zulma
poche, 336 pages,
10,95 €

Histoire et magie dans l'Afrique de la traite négrière

Sur l'île de Zanzibar règne le sultan omanais « Suleiman bin Salim, récemment élu de Dieu », dont l'âge extraordinairement avancé est celui qu'avait Satan quand il se révolta contre Dieu. Ses sujets esclaves sont des Africains soumis à tous les désirs du corps avide et de l'esprit despotique de leur roi. La fille et unique descendante du sultan vit dans un palais où elle est servie par un esclave, Sundus, à qui on a coupé la verge devant son père, qui a subi le même sort. Sundus veille jour et nuit au bien-être de la princesse : il la lave, la masse, l'habille, la parfume, la caresse. De cette intimité naît une passion et les amants connaissent les délices de l'amour malgré la castration de l'un et l'excision de l'autre.

Leur aventure s'inscrit dans le contexte de l'arrivée des Européens, notamment des Anglais dont la lutte contre la traite négrière sert les visées expansionnistes. Le roman raconte un moment précis de l'Histoire et pose un regard critique sur tous les colonialismes et les croyances religieuses qui ont légitimé l'oppression et l'exploitation de l'Afrique.

Mais, au-delà de cette dimension historique et politique, le récit est habité par un imaginaire puissant, incarné par le personnage de la chanteuse sorcière, la rebelle Uhuru. Un guerrier mort dirige les combats de rebelles vivants ; Sundus part à la recherche de son membre perdu que doivent lui rendre dans un puits Dieu et la magie ; un homme-chien venge la mort de sa mère en détruisant une femme aussi pure qu'elle.

La force évocatoire de l'écriture, qui donne à voir, à sentir, à goûter les plantes, les paysages, les êtres vivants, la jouissance et la souffrance rassemble en une matière unique Histoire et légende.

Les personnages ont une présence physique propre, des prosodies singulières, des univers qu'ils portent avec leurs corps et leurs voix. Ils sont les acteurs dérisoires et terribles de l'Histoire et du mythe, en quoi l'écriture magnifique de l'auteur transmue leurs destins.

■ Édith Wolf



Famille du média : **PQR/PQD**
(Quotidiens régionaux)

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **1007000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **03 février 2024 P.56**

Journalistes : **S. F.-P.**

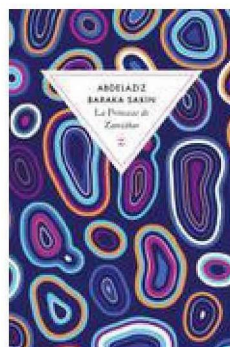
Nombre de mots : **141**

p. 1/1

UN LIVRE

LA PRINCESSE DE ZANZIBAR

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN



Grâce à la révolte de guerriers d'une tribu voisine, Sundus, l'esclave eunuque, s'enfuit avec la princesse de Zanzibar devenue son amante. Loin du sultan qui profite outrageusement de son statut tout en protégeant mal l'île de l'appétit des colons, loin d'un système qui le déshumanise. Il découvre la liberté sur la côte africaine, veut reconquérir « sa partie d'âme manquante » tandis que la révolte gronde toujours. Quelle langue ! Quel beau récit, sur le fil, entre le somnambulisme du conte et la rage de celui qui dénonce. Avec une histoire découpée par de courts textes qui annoncent l'étape suivante et une réflexion philosophique sur la liberté, le temps, les relations entre les hommes. Un roman

surprenant, jubilatoire. ■ **S. F.-P.**

ÉD. **ZULMA** POCHE, 315 P., 10,95 €.



♥ Coup de cœur

La princesse de Zanzibar

D'ABDELAZIZ BARAKA SAKIN

Après « le Messie du Darfour », prix de littérature arabe et Grand prix de Traduction de la ville d'Arles, « Les Jango », Abdelaziz Baraka Sakin revient avec un nouveau roman, « La princesse de Zanzibar ». Si le titre laisse penser à un conte des mille et une nuits, l'ouvrage propose bien plus que cela. Sous la plume acérée et caustique de l'auteur, le lecteur découvre Zanzibar alors administrée par le sultan Suleiman Bin Salim. « Récemment béni de Dieu », le sultan doit faire face à l'attaque de « sauvages africains » et négocier avec les Anglais qui l'encerclent. Pendant ce temps Uhuru, jeune femme libre chante, danse et fascine la fille du sultan (elle aussi « bénie de Dieu ») qui rêve d'émancipation aux côtés de Sundus, son esclave noir eunuque devenu son amant. On se laisse porter par ce récit truculent, teinté d'humour et d'ironie. En filigrane, l'auteur soudanais, conteur hors pair, interpelle sur le colonialisme, l'esclavage, la religion, le statut de la femme, la sexualité et la liberté. Réjouissant ! ●

Éditions **Zulma**, 368 pages, 22,90 €

